

Bloody Théo

Théo Malley, dit Bloody Théo, parce qu'il avait déjà tué pas mal de gens et qu'on disait que les scènes de crime qu'il laissait derrière lui étaient sanginolentes, avait décidé de terminer sa carrière en beauté, par le casse du siècle, puis de disparaître dans des paradis fiscaux.

Ce matin, il avait quitté vers quatre heures sa chambre d'hôtel aseptisée, où il avait passé le début de la nuit avec une certaine Wanda, histoire de se détendre avant le grand saut.

Ce qui le reposait, chez cette fille, c'était qu'elle ne parlait pas français. Russe, Tchétchène ou Ukrainienne. Il n'avait jamais cherché à comprendre. Il l'avait choisie parce que, malgré son maquillage, on voyait bien qu'elle n'avait pas plus de seize ans. Fraîchement débarquée. Pas curieuse. Elle était tellement préoccupée par son propre misérable sort que pour elle tous les clients se ressemblaient.

Et c'était cet anonymat que Bloody Théo recherchait. À trois heures, il l'avait mise dehors et s'était préparé minutieusement pour suivre comme prévu la voiture

banalisée sur son chemin. Un gilet pare-balles, une cagoule noire sur le visage et un capuchon, son flingue dans sa valisette.

C'était le couronnement de sa carrière. Il avait préparé le coup minutieusement, s'était rencardé sur le montant qui devait transiter dans la voiture ce jour-là, outre les bijoux, sur l'itinéraire qu'il devait suivre et sur la météo.

Tout était prêt depuis deux semaines, mais il voulait un jour de pluie. Il avait remarqué que, les jours de pluie, les gens ont tendance à être tellement obsédés par leurs tentatives pour rester secs, que cela brouillait leurs facultés de raisonnement.

Le samedi, la voiture s'occupait principalement des joailliers. Elle changeait son itinéraire chaque jour ; c'est pourquoi il devrait l'attendre à la sortie du garage de l'agence de transport. Il n'était pas sûr encore de frapper ce jour-là. Cela dépendrait des lieux où elle ferait le plein de marchandises. Si, en plus des bijoux, elle faisait un arrêt dans une petite agence bancaire comme ça lui arrivait parfois, il foncerait. Il avait tout prévu.

Immobiliser les transporteurs juste avant que le sac n'intègre la voiture où il redeviendrait inaccessible. C'était le seul moment possible. Mais c'était aussi le moment où tout le monde était sur ses gardes. Dans la banque, quelqu'un appuierait sur la sonnette d'alarme, et il partirait vite fait avant l'arrivée des flics. Il avait tout minuté. Ça pouvait passer largement. Avec un facteur chance en plus, bien sûr.

La seule ombre au tableau était que Max l'avait lâché. Il lui avait téléphoné la veille en lui disant qu'il ne pouvait pas venir, qu'il était cloué au lit avec une gastro.

N'importe quoi ? Une gastro ? Pourquoi pas un rhume tant qu'il y était ? Et depuis quand on zappe le casse du siècle à cause d'une gastro ?

Bloody Théo enclencha la première de sa Carrera et se mit à suivre discrètement la voiture banalisée qui commençait sa journée.

Son arme était chargée et munie d'un silencieux. Au cas où...

Sortie de secours

Ranko vivait dans une institution où on place les mineurs dont les parents ne peuvent pas s'occuper. L'Aide sociale à l'enfance. On peut dire aussi la DDASS, ou bien l'Assistance publique – enfin, c'est comme ça qu'on disait avant, il y a longtemps, et tout le monde continue à dire ça.

De toute façon, ça revient au même, c'est que le nom qui change, tout le monde comprend.

La mère de Ranko ne pouvait pas s'occuper de lui parce qu'elle était en prison. Et son père, personne ne savait qui c'était. Ranko, il était à la DDASS depuis quasi toujours, mais il ne s'était jamais habitué.

Depuis que sa mère était en prison, ils avaient tout essayé avec lui. Des centres, des familles d'accueil, chaque fois il fuguait. C'était plutôt bon signe. C'était signe de vitalité. Signe qu'il ne renonçait pas. Qu'il ne se résignait pas.

Quand il pleuvait, il aimait bien mettre sa tête contre une vitre et s'imaginer des choses. Il s'imaginait à l'île de La Réunion, avec son père, qui serait pirate là-bas.

Et pour y aller, à La Réunion, il se voyait volant à travers les nuages.

Il faisait souvent, la nuit, un rêve récurrent : il s'envolait à bord d'une merveilleuse voiture rose. Une immense voiture. Un paquebot.

À l'intérieur de cette fabuleuse automobile, tout était brillant. Il y avait des paillettes et des petites étoiles qui illuminaient tout l'habitacle. C'était comme s'il était au paradis.

Avant, il ne savait pas trop où aller quand il fuguait ; il était trop jeune.

Mais au moment où commence notre histoire, il avait déjà treize ans et il était assez grand pour savoir ce qu'il voulait, et c'était retrouver son père et vivre avec lui à l'île de La Réunion, où il faisait le métier de pirate.

La Réunion, c'était le pays le plus beau du monde pour Ranko. Il y avait des cocotiers, des bananiers, des plages de sable chaud et une mer bleu turquoise avec des barrières de corail rose. Pour Ranko, les barrières de La Réunion n'étaient pas là pour séparer, mais pour protéger !

Depuis quinze jours, Ranko était dans ce nouveau centre et il y avait retrouvé un copain, Tarzan, qu'il avait connu dans une maison d'accueil deux ans plus tôt. Tarzan était antillais et c'était son meilleur ami.

C'était le seul qui savait la vérité, pour sa mère, parce que, depuis un moment, Ranko préférait dire à tout le monde qu'elle était morte. Il avait compris qu'il ne la reverrait pas avant des années. C'était comme s'il n'avait pas eu de mère, quoi.

Autant c'est relativement facile de fuguer de la DDASS, autant c'est dur de s'évader d'une prison. Alors, il savait bien qu'elle ne sortirait pas avant des années.

Sa mère, elle lui envoyait de temps en temps une lettre, à Noël et pour son anniversaire. Elle lui demandait pardon.

Mais lui, ça lui était égal qu'elle lui demande pardon. Lui, tout ce qu'il voulait, c'est qu'elle n'ait jamais rien fait et qu'ils soient tous ensemble réunis, elle, Ranko et son père pirate, dans la grosse bagnole rose volant dans les nuages.

Ce jour-là, il avait plu depuis le matin et il avait énormément gambergé, le front contre la fenêtre. Sa décision était prise.

Il fallait qu'il quitte cet endroit. Il avait échafaudé tout un plan et il était en train de le peaufiner dans sa tête, allongé dans son lit, le regard rivé sur l'enseigne lumineuse de la veilleuse SORTIE DE SECOURS.

C'était un petit dortoir, avec quelques lits superposés. Tous les autres dormaient déjà, mais lui, il était trop excité.

Il était allongé sur le dos et il s'entraînait à se faire le visage le plus dur possible pour faire peur aux gens. Ça faisait partie de son plan.

Marc, alias Tarzan, voisin de lit et meilleur copain, secoua brusquement sa couverture pour attirer son attention.

– Eh ! Ranko, et la suite ? Tu m'as pas dit ce que tu feras quand tu seras à Paris.

Il l'avait tiré de sa rêverie, et Ranko se tourna vers lui, animé :

– Dès que je suis à Paris, je m’fais un gros paquet de ronds et après, je m’arrache en avion.

– En avion ? Pour aller où ?

– À La Réunion ! C’est pour aller à La Réunion que je me barre ! Mon père, il est pirate là-bas !

Tarzan, l’air sceptique, le regarda par en dessous :

– Pirate ? Oh ! le mytho ! T’es carrément platine gold, toi ! Pirate, ça existe pas en vrai ! C’est dans *Astérix* !

– T’es vraiment teubé ! Et comment que ça existe ! Mais en moderne, tu vois ! Je t’explique : dès qu’un gros yacht se pointe, mais genre bien mahousse, rempli de types bourrés de pognon jusqu’au trognon, stylé, avec la piscine, l’avion, le cinéma, le stade de foot et tout sur le bateau, mon père, y’ monte à l’abordage, y’ dégaine ses deux Magnum Force de James Bond, y’ fout tout le monde à l’eau, y’ taxe en deux-deux tout ce qui traîne comme bijoux, hi-fi, phones, ordi, grosse monnaie, tout ça et y’ va tout planquer dans sa grotte secrète avant que les keufs se ramènent. De toute façon, les flics, c’est ses potes, parce qu’y’ leur graisse les pattes... Après y’ revend tout au black.

– À quel black ?

– En douce. Hé ! t’es grave, au noir, quoi, d’où tu sors, Hector ?

Son explication avait convaincu Tarzan, mais quelque chose le turlupinait :

– Et les gens du bateau ?

Parce que Tarzan, c’était un gentil ; il avait horreur que les gens meurent, dans les histoires.

– Ben, y’ en a qui arrivent à s’en sortir, les autres y’ se font bouffer par les requins.

Tarzan eut un frisson. Il se tut un moment et il reprit, rêveur :

– Et c'est pour quand ? Demain ?

– Je veux, mon n'veu ! Mon sac est prêt. Demain, c'est samedi, je vais profiter des départs en wikenne pour me faire la malle, ni vu ni connu !

– Il paraît qu'y a des gens qui veulent me prendre en wikenne ! J'espère que j'vais leur plaire ! dit soudain Tarzan, anxieux.

Ranko essaya de le rassurer :

– T'inquiète pas, ça va aller !

Tarzan lui tendit deux parts individuelles de Babybel.

– Tiens, j'ai mis ça de côté, encore.

Ranko se leva pour prendre les deux parts de fromage et les fourrer dans un petit sac à dos qui était au pied de son lit et qui contenait déjà une dizaine de portions.

Ce sac, c'étaient toutes ses possessions. Il avait dedans : un feutre noir pour écrire, un porte-clés avec de l'eau bleue qui bouge dans du plastique et une photo en couleurs de lui à deux ans dans les bras de sa mère.

Il avait aussi un vieux bout de journal tout abîmé où on voyait sa mère emmenée entre deux flics.

Elle tendait ses mains avec des menottes vers lui, qui était dans les bras d'une femme flic.

Mais Ranko ne regardait jamais ce bout de papier froissé. Il était toujours au fond de son sac, c'est tout.

Avant qu'il se recouche, Tarzan lui dit :

– Eh ! Ranko !

– Oui ?

– Tu feras bien gaffe à toi, hein ?

– Ouais. Merci, Tarzan.

C'était pour les Babybel, mais pas seulement.

C'était aussi un merci pour être un si bon copain et pour être tellement le même depuis toujours.

Il se rallongea sur le dos :

– Tarzan, excuse-moi, là, mais j'peux pas te parler ; j'dois me concentrer. J'ai pas encore mis au point mon plan pour ramasser des fonds.